

Les sanctuaires de Kerma du Nouvel Empire à l'époque méroïtique

Charles Bonnet, Mademoiselle Dominique Valbelle, Monsieur Salah El Din M. Ahmed

Citer ce document / Cite this document :

Bonnet Charles, Valbelle Dominique, Ahmed Salah El Din M. Les sanctuaires de Kerma du Nouvel Empire à l'époque méroïtique. In: Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 144^e année, N. 3, 2000. pp. 1099-1120;

doi : <https://doi.org/10.3406/crai.2000.16192>

https://www.persee.fr/doc/crai_0065-0536_2000_num_144_3_16192

Fichier pdf généré le 22/05/2018

COMMUNICATION

LES SANCTUAIRES DE KERMA DU NOUVEL EMPIRE À L'ÉPOQUE MÉROÏTIQUE,
PAR M. CHARLES BONNET, ASSOCIÉ ÉTRANGER DE L'ACADÉMIE,
ET M^{me} DOMINIQUE VALBELLE,
EN COLLABORATION AVEC M. SALAH EL-DIN M. AHMED

Les recherches systématiques menées depuis de nombreuses années à Kerma par la Mission archéologique de l'Université de Genève ont apporté une riche information sur les origines de l'histoire kouchite. Les travaux se sont concentrés sur les premières cultures nubienues, que ce soit dans les agglomérations ou dans les nécropoles¹. Toutefois, à l'occasion de fouilles de sauvetage, il a été possible de reconnaître toute l'importance des établissements et des cimetières postérieurs, contemporains de la XXV^e dynastie, des époques napatéenne, méroïtique ou chrétienne². Ces interventions ne nous avaient laissé guère de temps pour effectuer une prospection sur le site de Doukki Gel dont G. A. Reisner avait considéré que les vestiges offraient assez peu d'intérêt. Ainsi, les tranchées creusées en 1913 ou 1914 n'ont pas donné de résultats significatifs³.

Le site du « kom des Bodegas », appelé aussi « Doukki Gel » — expression désignant un lieu-dit correspondant à une élévation de couleur rouge —, est situé à un kilomètre au nord de la Deffufa, le temple principal de la ville antique de Kerma. L'espace archéologique que nous avons protégé par une enceinte se caractérisait, avant notre intervention, par des amoncellements de céramique entourant un secteur où l'on observait plusieurs seuils monolithes, une base de naos en granit et des déblais provenant des

1. C. Bonnet, *Kerma. Territoire et métropole* (Bibliothèque générale, 9), IFAO, Le Caire, 1986 ; Id., *Kerma, royaume de Nubie*, Genève, 1990 ; Id., *Édifices et rites funéraires à Kerma*, Paris, 2000.

2. C. Bonnet, D. Valbelle, « Un prêtre d'Amon de Pnoubis enterré à Kerma », *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale* 80, 1980, p. 3-12 et pl. 1-4 ; C. Bonnet, M. el-T. Mahmoud, « Une tombe méroïtique du cimetière de la ville antique », *Genava*, n. s. 39, 1991, p. 29-34 ; C. Bonnet, « The Funerary Traditions of Middle Nubia », dans *Eighth International Conference for Meroitic Studies* (Occasional Papers, 131), Londres, 1999, p. 1-17 ; S. el-D. M. Ahmed, *L'agglomération napatéenne de Kerma. Enquête archéologique et ethnographique en milieu urbain*, Paris, 1992.

3. G. A. Reisner, *Excavations at Kerma*, part I (Harvard African Studies, V), Cambridge Mass., 1923, p. 17, 21 et 37.

niveaux de destruction de divers monuments de grès et de briques cuites ou crues. Par analogie avec les ensembles archéologiques voisins de Tabo, Kawa ou de Gebel Barkal, on pouvait interpréter sans difficulté les vestiges et restituer un complexe religieux cerné sur trois côtés par des boulangeries destinées à la préparation des pains d'offrandes⁴. L'essentiel des moules en terre cuite cassés pour extraire les pains présentent un type daté des périodes napatéenne et méroïtique (fig. 1).

Un décapage effectué au nord-est a mis au jour les fondations d'un vaste palais dont l'état de conservation très médiocre n'a fourni qu'un plan partiel. Son axe était perpendiculaire à l'orientation d'un dromos menant vers un temple méroïtique classique construit presque entièrement en briques cuites⁵ (fig. 2). Ce matériau a été récupéré et, si le plan du pylône et de la cour péristyle est clair, il est plus difficile de restituer la salle hypostyle et surtout le sanctuaire. Cependant, la découverte d'une seconde base de granit, destinée à la barque ou à un naos, témoigne de la longueur initiale du temple qui se développait sur environ 60 m, alors que le pylône avait une largeur de 23,50 m. Ces dimensions en font l'un des plus grands monuments méroïtiques du Soudan. On notera son décor de mortier enduit et peint en haut-relief, d'un type souvent attesté sous le règne de Natakamani⁶. Quelques fragments d'une représentation du roi plus grand que nature doivent ainsi avoir orné la façade du pylône. On peut également signaler une frise de lotus aux couleurs vives peinte sur les blocs d'une balustrade.

En étudiant les niveaux inférieurs du bâtiment, sont apparus les vestiges d'un autre temple d'époque napatéenne en briques crues dont les huisseries et les colonnes étaient élevées en grès (fig. 3). Ses proportions sont plus réduites et, malgré les différences du plan, on constate que l'architecte méroïtique a tenu compte des murs anciens (fig. 4). Cette volonté pourrait indiquer que l'on a préservé le plus longtemps possible la construction en briques

4. H. Jacquet-Gordon, « A Tentative Typology of Egyptian Bread Moulds », dans *Studien zur altägyptischen Keramik*, Mayence, 1981, p. 11-24.

5. C. Bonnet, « Les fouilles archéologiques de Kerma (Soudan). Rapport préliminaire sur les campagnes de 1991-92 et 1992-93 », *Genava*, n. s. 41, 1993, p. 25 ; Id. « Kerma. Rapport préliminaire sur les campagnes de 1997-1998 et 1998-1999 », *ibid.* 47, 1999, p. 70-75 ; Id. « Les fouilles archéologiques de Kerma (Soudan). Rapport préliminaire sur les campagnes de 1995-96 et 1996-97 », *ibid.* 45, 1997, p. 110 sqq. ; C. Bonnet, S. el-D. M. Ahmed, « Excavations at Dokki Gel (Kerma) », dans *Eighth International Conference for Meroitic Studies*, op. cit. (n. 2), p. 251-256 ; S. el-D. M. Ahmed, « A Meroitic Temple at the Site of Dokki Gel (Kerma) », communication présentée au 9^e Congrès international d'Études nubiennes, Boston, 1998 ; Id., « Napato-meroitic Remains at Kerma », *Sudan and Nubia* 3, Londres, 1999, p. 39-46.

6. S. Donadoni, « Excavations of University of Rome at Natakamani Palace (Jebel Barkal) », *Kush* 16, 1993, p. 101-115 ; E. Mitchell, « Redazione preliminare dalla carta archeologica del Jebel Barkal », *Vicino Oriente* 10, 1996, p. 297-316.



FIG. 1. — Le « kom des Bodegas » et les vestiges du temple méroïtique classique
cliché P. Kohler-Rummler.

crues et en pierres, déjà vieille de plusieurs siècles à l'époque. Ainsi, les nouveaux murs entourent le monument napatéen, mais, plusieurs fois, on a aussi soigneusement enlevé le parement extérieur pour le remplacer par des maçonneries de briques cuites plus puissantes. Malheureusement, nos tentatives de reconstitution du temple napatéen souffrent, comme celles de l'édifice méroïtique, de la destruction complète du sanctuaire. Seules les trois premières pièces sont bien délimitées.

La deuxième et la troisième sont pourvues d'un dallage. L'ensemble des maçonneries de pierre comportent de nombreux blocs de remploi pris dans les bâtiments antérieurs voisins (fig. 5). La

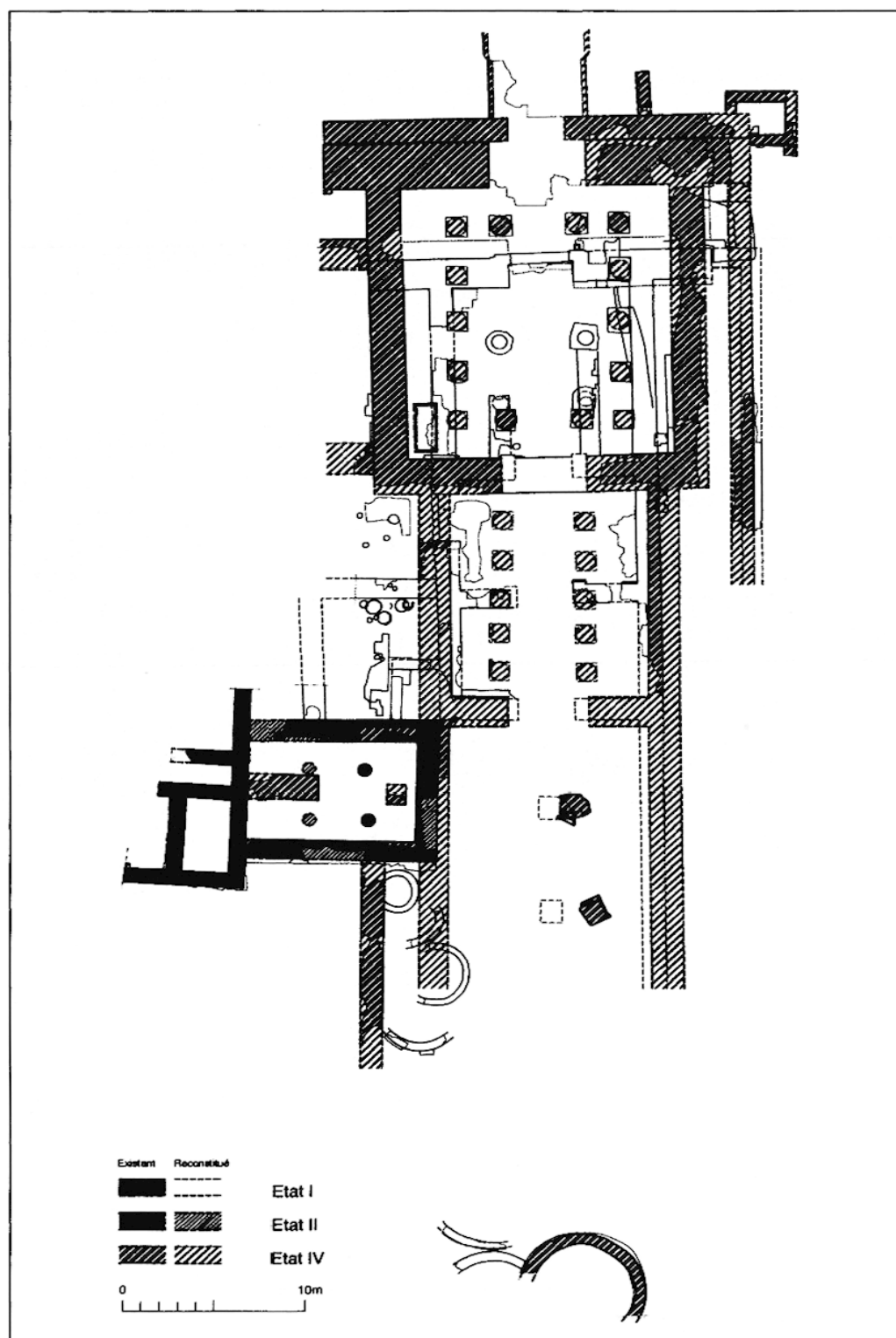


FIG. 2. — Le temple méroïtique de Doukki Gel (état IV) et les bâtiments antérieurs conservés (dessin M. Berti).



FIG. 3. — La porte du temple napatéen (cliché P. Kohler-Rummeler).

pauvreté des données stratigraphiques — en raison des perturbations intervenues à maintes reprises dans le sous-sol — est compensée par la présence d'un matériel céramique découvert à des niveaux plus ou moins cohérents. Ce sont peut-être les couches profondes qui nous renseignent le mieux, car une masse considérable de moules à pains et de récipients pour la bière semble avoir occupé la majeure partie du périmètre des temples. Il s'agit certainement des décharges associées aux annexes de sanctuaires du Nouvel Empire.

La continuité architecturale de ce secteur s'affirme encore par la présence d'une chapelle établie perpendiculairement, sur le côté occidental des deux temples. Le bâtiment est certainement plus ancien. Il doit avoir déterminé l'organisation des édifices successifs. Lors de ces chantiers, les fondations de pierre de cette chapelle sont restaurées et, pour y accéder, il devait exister un vesti-

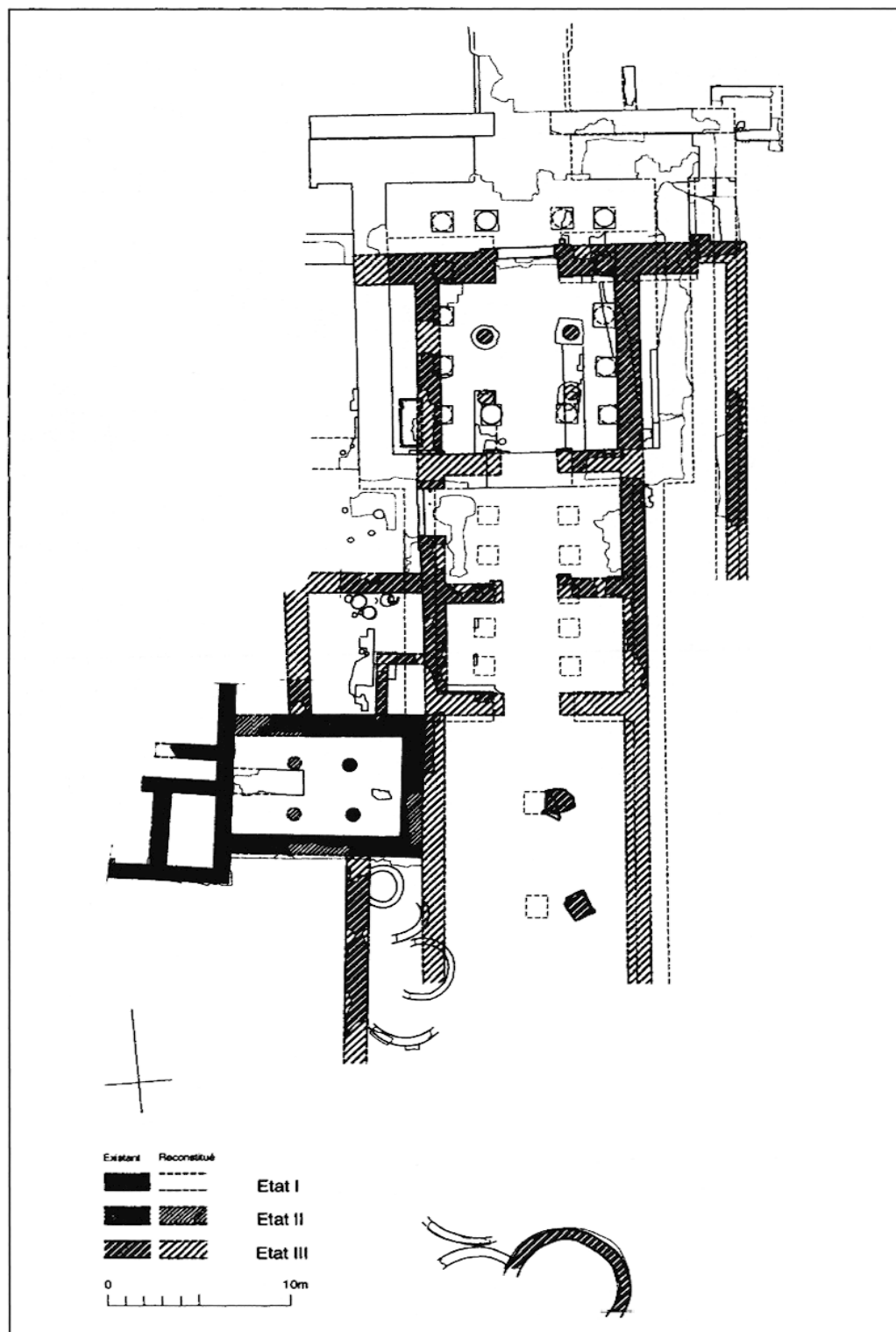


FIG. 4. — Le temple napatéen de Doukki Gel (état III) et les bâtiments antérieurs conservés (dessin M. Berti).



FIG. 5. Restes du dallage du temple napatéen constitué de blocs de remploi
 cliché P. Kohler-Rummler .

bule au milieu duquel est installé l'un des socles de granit. Dans la chapelle, une plate-forme est disposée au fond de la salle unique à quatre colonnes. Elle a d'abord été aménagée avec des blocs de pierre, puis, à l'époque méroïtique, en un épais et long massif de briques crues peut-être destiné à un naos précédé par un escalier.

La datation de cette chapelle pose plusieurs problèmes. D'une part, la taille au ciseau des assises de fondation est comparable à la manière de faire des carriers de la XXV^e dynastie, comme nous avons pu l'observer à Tabo. Le grès jaune est également identique à celui qui fut utilisé pour le temple de Taharqa sur ce site distant de 40 km. D'autre part, la position de cette chapelle est tout à fait semblable à l'édifice de Ramsès II retrouvé à côté du vestibule du temple B500 au Gebel Barkal. Dans ce vestibule, à l'arrière de la salle hypostyle, on découvre aussi un socle de granit qui, dans ce



FIG. 6. La chapelle transversale et son mur occidental
cliché P. Kohler-Rummler.

cas, est inscrit au nom de Taharqa. A défaut d'un matériel archéologique directement associé à la chapelle de Doukki Gel, souvent transformée, il paraît raisonnable de ne pas trancher entre une datation d'époque ramesside ou de la XXV^e dynastie.

C'est en comprenant que cette chapelle était adossée à un monument antérieur qu'un sondage est devenu nécessaire pour pouvoir assurer la disposition de son mur occidental (fig. 6). Ce dernier s'enfonçait profondément dans le sol de limon; et les murs latéraux de la chapelle s'appuyaient ainsi sur une assise pré-existante. Ni les maçonneries, ni les techniques de construction respectives de ces deux murs n'étaient semblables. Il y avait donc à cet emplacement un bâtiment plus ancien orienté nord-sud. Celui-ci avait toutes les caractéristiques d'un édifice religieux dont

seul l'angle sud-est a pu être dégagé au cours de la dernière campagne. Un abondant matériel céramique tourné, avec une pâte de couleur chamois, a fourni les premiers éléments chronologiques puisque cette poterie est largement attestée au Nouvel Empire, surtout durant la XVIII^e dynastie.

Les procédés de construction distinguent au premier coup d'œil les vestiges conservés du monument. Certes, les blocs de fondation, bien que disposés de manière peu régulière au fond d'une tranchée, ne diffèrent guère des normes égyptiennes habituelles. A la surface des grands blocs de grès — environ 0,80 m/1 m sur 0,50 m/0,70 m — sont gravées des lignes d'architecte permettant de reconstituer, malgré certains vides, le tracé approximatif des élévations. Une épaisse couche de plâtre est alors épandue sur cette assise et des blocs de dimensions plus réduites sont rangés tout au long. Leur module régulier les rend très reconnaissable — 0,52 m/0,53 m sur 0,26 m/0,27 m sur 0,22 m/0,23 m —, mais les proportions peuvent varier quelque peu selon la qualité du travail en carrière. L'emploi du plâtre en grande quantité permet d'ailleurs de corriger les irrégularités de cet appareil (fig. 7).

Ces petits blocs allongés, organisés dans les murs en carreaux et en boutisses, sont appelés « talatat » par les habitants du village de Karnak depuis le XIX^e siècle⁷. Les rares exemples de maçonneries conservées permettent d'observer une grande régularité dans leur emploi, suivant en cela les techniques de pose de la brique crue⁸. Nous avons pu constater que ces travaux sont menés de façon hâtive. Ainsi, par endroits, des talatats remplacent au fond de la tranchée du mur les grands blocs manquants. Ailleurs, la paroi de l'élévation n'est pas exactement à l'aplomb de la fondation. Aucun des petits blocs retrouvés *in situ* au niveau du sol ou légèrement en dessous ne portait un décor. La seule exception est constituée par un bloc de remploi sur lequel ont été repérées les traces d'un décor de faîtage — quelques éléments d'une frise de *khakérou* ; cette pierre mal conservée provient sans doute d'un édifice antérieur.

Les vestiges reconnus ne représentent qu'une faible partie de l'ensemble qu'il reste à fouiller. Une pièce de 4,35 m de long sur 2,75 m de large occupe l'angle sud-est : elle paraît être dépourvue d'un sol de pierre. En revanche, de grandes dalles de grès constituent, tout autour, un pavement de belle qualité qui a subi plusieurs réfections. Il pourrait s'agir d'une salle axiale privilégiée, alors qu'en

7. R. Vergnien, *Recherches sur les monuments thébains d'Amenhotep IV à l'aide d'outils informatiques* (Cahiers de la Société d'Égyptologie, 4/1), Genève, 1999, p. 4 sqq.

8. M. Mallinson, « Report on the 1987 Excavations. Investigation of the Small Aton Temple », *Amarna Reports V*, Londres, 1989, p. 115-142.



FIG. 7. — L'angle sud-est du temple amarnien (dessin M. Berti).

avant un corridor transversal paraît donner accès à la pièce d'angle (fig. 8). Dans les déblais qui recouvraient cette partie du monument, vraisemblablement située à l'emplacement ou à proximité d'un sanctuaire, ont été inventoriées un grand nombre d'appliques et d'amulettes en faïence. Des objets presque identiques ont été découverts dans le temple A de Toutankhamon à Kawa⁹.

Ce qui fait tout l'intérêt de cette découverte est la datation que l'on peut proposer pour ce que nous considérons comme un temple. En effet, les talatats et le système mis en place pour édifier ce nouveau lieu de culte font irrésistiblement penser aux réalisations amarniennes. Comme nous le verrons, une quantité de talatats décorées et inscrites confirme la présence à Kerma d'un

9. M. F. Laming Macadam, *Temples of Kawa*, Oxford-Londres, 1955, p. 41-44 et 188-198.



FIG. 8. — L'angle sud-est du temple amarnien (cliché P. Kohler-Rummler).

monument appartenant au règne d'Akhénaton et de Néfertiti. La majorité de ces blocs provient du sol bouleversé du temple napatéen voisin et des couches de destructions correspondantes. Cependant, la série des blocs de remploi n'est pas homogène : leurs dimensions comme leur décor montrent qu'ils ont été prélevés dans des monuments appartenant à plusieurs périodes distinctes. Le temple amarnien pourrait donc avoir été restauré ou partiellement transformé à l'époque ramesside, voire durant la XXV^e dynastie.

Sous les règnes d'Aménophis III et d'Aménophis IV, l'occupation égyptienne en Haute-Nubie demeure encore relativement mal connue. Bien entendu, la colonisation est effective jusqu'à la troisième cataracte et, en aval de celle-ci, plusieurs villes fortifiées contemporaines de ces règnes — du nord au sud : Saï, Soleb,

Sésébi et Tumbus — commandent l'organisation du territoire, tandis qu'en amont, la situation semble différente à la même époque à Kerma, Tabo et Kawa où les temples égyptiens connus ne paraissent pas intégrés dans un tissu urbain protégé par un système de défenses de grande envergure. Il est donc très intéressant de comparer le programme de construction mené par Aménophis IV/Akhénaton à Sésébi avec celui que nous commençons à découvrir à Kerma.

L'analyse architecturale des édifices de culte de Sésébi permet de démontrer une évolution des techniques de construction. Sur les anciennes photos de la Mission de l'Egypt Exploration Society¹⁰, on observe par endroits un large emploi du plâtre et des talatats, alors qu'ailleurs les maçonneries sont plus conventionnelles. A Kerma, les nouvelles méthodes semblent acquises et autorisent une plus grande rapidité d'exécution. Les restaurations et le démantèlement systématique des temples témoignent de plusieurs différences. À Sésébi, des colonnes s'élèvent encore sur l'un des monuments, quoiqu'elles aient été usurpées par Séthi I^{er}, mais aucune talatat décorée n'a été identifiée. A Kerma, les bouleversements sont considérables et doivent être mis en rapport avec une continuité d'occupation et des reconstructions très importantes.

Si nous pouvons évoquer aujourd'hui la présence de trois temples successifs à Kerma, les preuves déjà réunies et la topographie démontrent que plusieurs autres monuments restent à découvrir. Le site conserve longtemps son rôle religieux et de point de passage après la cataracte. Le bassin de Kerma facilite l'extension des zones cultivées et le cours paisible du Nil jusqu'au Gebel Barkal explique aussi la persistance d'une ville qui ne cessera de se développer.

En effet, le matériel épigraphique recueilli au cours du dégagement des bâtiments évoqués ci-dessus donne déjà une idée de la densité des constructions qui se sont juxtaposées ou succédé dans cette zone, du début de la XVIII^e dynastie à l'époque méroïtique. Aussi modestes soient-ils pour l'instant, certains de ces témoignages suffisent à assurer l'existence de temples égyptiens, napatéens ou méroïtiques correspondants. Les travaux archéologiques menés par la Mission de l'Université de Genève au sein de la ville moderne de Kerma ont mis en évidence l'existence de structures indigènes monumentales, civiles, religieuses et funéraires au début du Nouvel Empire¹¹, ce qui prouvait que les vic-

10. Nous sommes heureux de remercier le professeur H. James, qui a attiré notre attention sur les archives de A. M. Blackman déposées au siège de l'Egypt Exploration Society, et le Dr. P. Spencer qui nous a aimablement accueillis.

11. C. Bonnet, *Édifices et rites funéraires à Kerma*, Paris, 2000, p. 144-156.

toires d'Achmose ou de Thoutmosis I^{er} n'avaient pas suffi à anéantir la puissance des derniers souverains de Kerma. Plus tard, cependant, à partir du règne de Thoutmosis III, l'emprise égyptienne sur la région située au sud de la troisième cataracte est indéniable. Lorsque ce dernier fait graver une inscription à Kurgus, en amont de la quatrième cataracte, à côté de celle de Thoutmosis I^{er}, il est effectivement le maître des terres circonscrites par le Nil entre ces deux points stratégiques¹².

C'est sans doute de la période des grands conquérants de la première moitié de la XVIII^e dynastie qu'il faut dater plusieurs blocs d'assez grande taille retrouvés dans la partie occidentale des temples napatéen et méroïtique. On citera par exemple un fragment d'architrave portant un texte dédicatoire incomplet, un élément de pilier sur lequel se trouvait la figuration de deux dieux hiéracocéphales, sans doute des Horus nubien (fig. 9), et divers blocs où sont sculptés notamment les plumes caractéristiques de la coiffure d'Amon. Taillés dans un grès gris-blanc de bonne qualité, ces blocs sont tous de très belle facture. Ils assurent la présence voisine d'un ou plusieurs sanctuaires antérieurs à l'époque amarnienne. Jusqu'ici aucun nom de souverain ne nous est parvenu. L'identification précise de ces constructeurs permettra de clarifier les étapes de l'occupation réelle de l'ancien royaume de Kerma par les Égyptiens.

Le gros des blocs de réemploi inventoriés au cours des fouilles appartient cependant au règne d'Akhénaton. Il est même possible de préciser que le temple a été construit entre l'an 5 et l'an 9 de ce roi, puisque nous avons mis au jour une talatat portant les cartouches intacts du dieu Aton sous ce que l'on a coutume d'appeler la « première forme du nom didactique » qui peut se traduire ainsi : « Rê-Horakhty se réjouit dans l'horizon, en son nom de Chou qui est dans l'Aton » et qui n'a été usité que jusqu'à l'an 9 (fig. 10). Les cartouches du souverain, en revanche, sont tous martelés, ce qui n'autorise pas de déductions chronologiques similaires, mais les profils, également martelés, du roi et de la reine sont indiscutablement postérieurs à la réforme de l'an 5.

L'ensemble de la documentation disponible à l'heure actuelle indique que nous avons affaire à de grandes scènes qui devaient occuper la majeure partie de la hauteur des murs et qui suivent le schéma traditionnel des scènes d'offrandes amarniennes : Akhénaton et Néfertiti, suivis des jeunes princesses, se tiennent sous l'astre solaire qui leur confère la vie par le truchement de ses rayons animés, devant des autels pourvus de toutes sortes de vic-

12. D. Valbelle, *Histoire de l'État pharaonique*, Paris, 1998, p. 213 sq.



FIG. 9. Face d'un élément de pilier sans doute thoutmoside, portant la figuration d'un Horus nubien, et réemployé ultérieurement comme base de colonne dans la chapelle transversale - cliché P. Kohler-Rummeler.

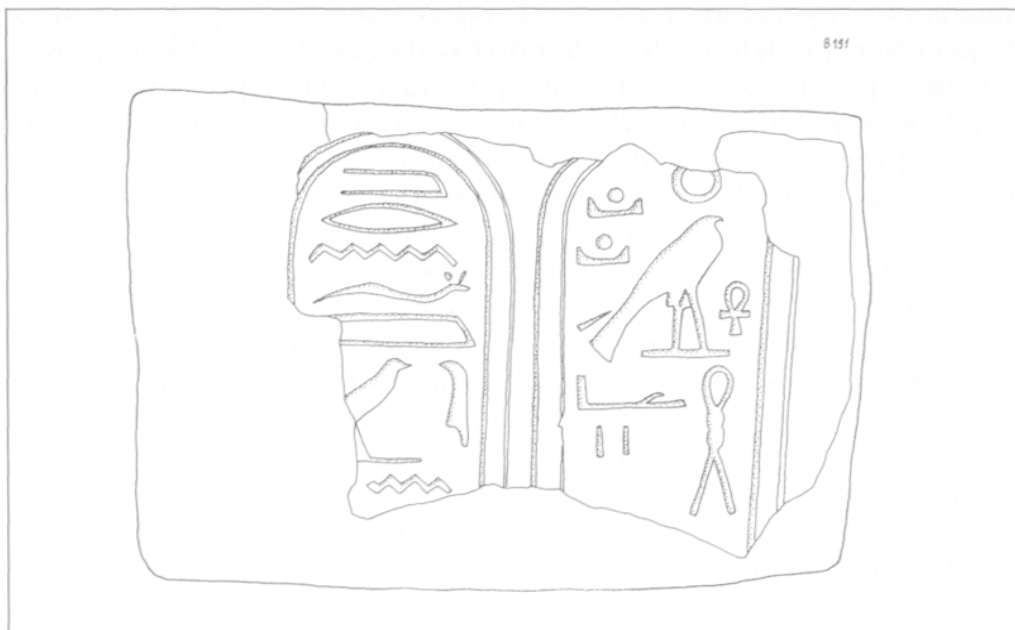


FIG. 10. Talatat portant la première forme du « nom didactique » d'Aton - dessin M. Bardi et N. Favry.

tuailles. Les silhouettes présentent les outrances caractéristiques du style amarnien et sont drapées dans des étoffes de lin fin plissées. La reine ou les princesses agitaient les sistres hathoriques. Un bandeau vertical comportant la titulature du souverain courait sans doute au-dessous de ces scènes. On peut en effet lire sur un bloc, d'un côté : « grand d'existence », épithète qui suit habituellement le nom de fils de Rê du souverain, et de l'autre : « aimé d'Aton ».

Plusieurs blocs disposés en boutisse étaient ainsi décorés sur deux faces opposées comme à Karnak où l'alternance des assises en carreaux et en boutisses a été démontrée. Cette particularité assure qu'un mur au moins du temple avait une épaisseur de 0,47 m/0,48 m. En outre, cette alternance reconnue aide à classer les blocs par assises, selon à la fois la nature de leur décor et la position de celui-ci sur la talatat. A la différence des visages et des cartouches royaux, le reste des représentations et des textes n'est pas martelé, ce qui permet de constater la finesse du décor. Reliefs et inscriptions sont sculptés en profondeur dans un grès malheureusement très tendre et parfois sérieusement dégradé. On peut évaluer à plus de 60 le nombre des blocs et fragments décorés identifiables de l'époque amarnienne.

Quelques indices sont révélateurs des péripéties que connut le temple amarnien entre le retour à l'orthodoxie qui suivit la fin du règne d'Akhénaton et le moment où ses talatats furent démontées pour resservir dans le temple napatéen voisin. Le martelage des cartouches et des visages royaux suggère en effet que le bâtiment amarnien est resté en grande partie debout lors de la restauration amonienne. La présence de plâtre recouvrant le décor de 2 ou 3 des talatats retrouvées et le fait que les cartouches d'Aton aient été épargnés sur l'une d'elles supposent néanmoins que quelques-unes de ces pierres aient été très rapidement réutilisées dans des maçonneries, ce qui rendait inutile la mutilation d'inscriptions condamnées ailleurs. D'autre part une talatat semble avoir été stuquée et partiellement regravée à l'époque ramesside. La majeure partie des murs du temple amarnien devait encore exister, peut-être transformée et usurpée ultérieurement, lorsque ses talatats furent remployées dans le dallage du temple napatéen, à l'occasion de réfections contemporaines — autour de la base des colonnes et dans la chapelle transversale par exemple —, puis dans la partie inférieure des fondations du temple méroïtique.

La totalité du matériel épigraphique exhumé jusqu'ici n'est pas aussi aisément reconnaissable que celui qui provient du temple d'Akhénaton. Deux fragments peuvent être attribués sans risque d'erreur à la période ramesside : l'un d'eux porte, sculptés en relief, les cartouches de Séthi I^{er} (fig. 11), un autre — la talatat

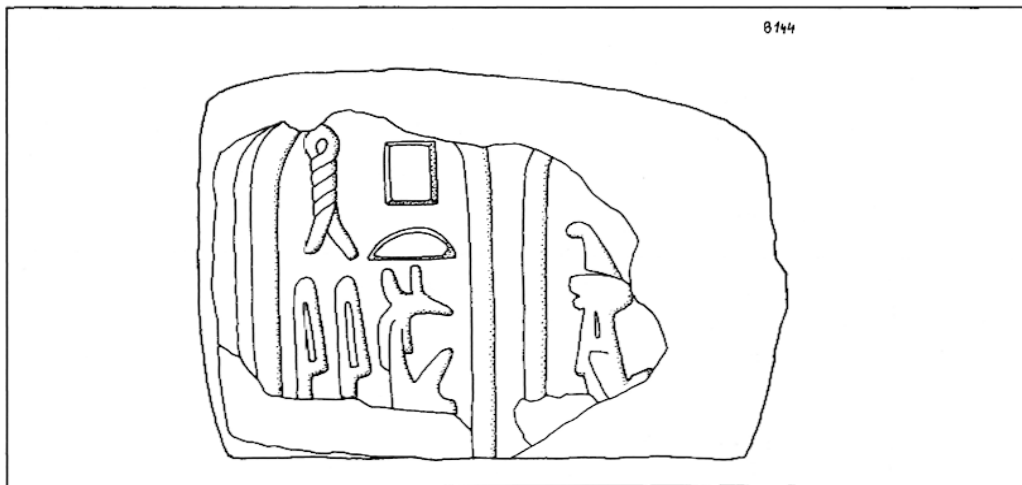


FIG. 11. — Fragment de bloc portant les cartouches de Séthi I^{er}
(dessin M. Bundi et N. Favry).

regravée évoquée ci-dessus (fig. 12) — conserve la partie supérieure d'une scène de petite dimension montrant un roi égyptien coiffé de la couronne khéprech et dont le nom est perdu, suivi du chef des archers de Kouch, directeur de la prison Baken[sethekh]. Le personnage, connu par ailleurs comme auteur d'un ex-voto du temple sud de Bouhen¹³, n'est pas précisément daté mais il vivait indiscutablement à l'époque ramesside, ainsi que le confirme le style de notre bloc et, malgré les restrictions prudentes de R. A. Caminos, le graffito de Bouhen semble être postérieur à une inscription du règne de Ramsès III.

Trois autres blocs, qui présentent une épigraphie très différente avec des signes peu profonds peints en jaune, pourraient également être classés, sous réserve de contrôle ultérieur, dans le matériel ramesside, l'un d'eux portant les traces de la partie supérieure d'un cartouche que l'on est tenté d'interpréter comme le début du nom de roi de Haute- et Basse-Égypte du dernier souverain de la XIX^e dynastie, Siptah : Akh[en]rê-[Sétepenimen].

Un bloc de grande dimension — 0,66 m sur 0,41 m sur 0,26 cm —, réemployé dans le montant oriental de la porte principale du temple napatéen, propose une énigme particulièrement intéressante. La face décorée du bloc, dont la majeure partie a été ravalée lors de son insertion dans la nouvelle maçonnerie, provient d'une

13. R. A. Caminos, *The New Kingdom Temples of Buhen I*, Londres, 1974, p. 44 et pl. 56, 2, qui signale que le nom avait été lu Bakenimen par Blackman dans la publication de Randall-MacIver; c'est ainsi qu'il est répertorié par P. M. Chevereau, *Prosopographie des cadres militaires égyptiens du Nouvel Empire*, Antony, 1994, n° 11130, p. 83.



FIG. 12. Talatat regravée à l'époque ramesside – cliché P. Kohler-Rummler.

scène qui mettait en présence le roi et une divinité dont l'identité n'est pas conservée (fig. 13). Il porte encore la partie supérieure du protocole royal. Seules subsistent, du premier cartouche précédé du titre de roi de [Haute-] et Basse-Égypte, l'épithète « aimé d'Amon » et, du deuxième cartouche, l'épithète « élu d'Amon ». L'association de ces deux épithètes respectivement aux noms de couronnement et de naissance est attestée dans les titulatures des souverains des XXII^e et XXIII^e dynasties¹⁴ (IX^e s./1^{re} moitié du VIII^e s. av. n. è.), mais aussi dans celles des successeurs nubiens des souverains de la XXV^e dynastie¹⁵ (à partir du VI^e s. av. n. è.). La situation de réemploi du bloc dans le temple napatéen implique néanmoins qu'il appartienne à un édifice antérieur à ce dernier que nous proposons, ainsi qu'on va le voir, de dater du règne d'Arikamaninote (431-405).

Une particularité dans la disposition des signes mérite d'être signalée : ici l'épithète « élu d'Amon » est en antéposition, tandis qu'en Égypte l'épithète « élu de » + nom de dieu est toujours postposée au nom de couronnement ; l'épithète « aimé de » + nom de dieu peut, quant à elle, être antéposée ou postposée au nom de naissance¹⁶. En raison d'un manque de documentation véritablement comparable, il est impossible à l'heure actuelle de proposer

14. J. von Beckerath, *Handbuch der ägyptischen Königsnamen*, Mayence, 2^e éd., 1999, p. 185.

15. Id., *ibid.*, p. 273-279.

16. M.-A. Bonhême, *Les noms royaux dans l'Égypte de la Troisième Période Intermédiaire* Bibliothèque d'Étude, 98, 1987, p. 78 sq., 103 sq., 148, 163 sq., 173 sq., 190 sq., etc. Dans l'épithète « élu de Ré », le nom d'Amon est néanmoins parfois regroupé en tête de cartouche avec le nom d'un autre dieu, par exemple chez Amenemopé, Osorkon II et III.

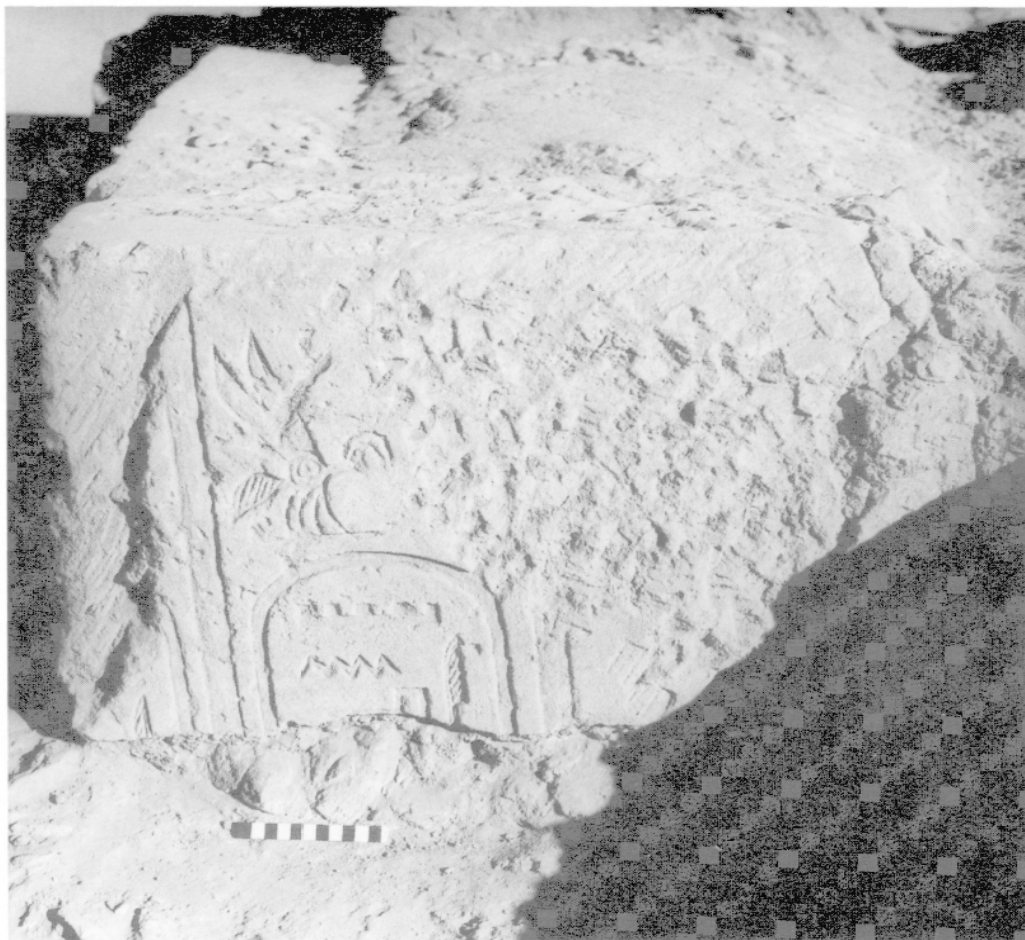


FIG. 13. Bloc remployé dans le montant oriental de la porte principale du temple napatéen. cliché P. Kohler-Rummeler.

une attribution précise à ces cartouches dont la partie la plus caractéristique ne nous est pas parvenue. Plusieurs indices paléographes révèlent le caractère local de l'inscription et vraisemblablement du souverain ainsi désigné : l'absence de *l* sous le jone et l'abeille, la forme de cette dernière, ainsi que celle des signes *j* et *mn* qui écrivent le nom d'Amon. Par ailleurs cette double mention du dieu dans le protocole royal assure que le temple dont le bloc a été extrait lors de son réemploi était dédié au dieu Amon.

Plusieurs blocs polychromes, originaires d'un ou plusieurs temples de la XXV^e dynastie, ont été mis au jour dans divers secteurs de la fouille. Sur trois d'entre eux figurent le début ou la fin du cartouche de Chabaka. D'autres, dépourvus d'inscriptions, comportent un magnifique décor caractéristique des meilleures réali-

sations de cette période : citons un visage de profil et les épaules d'un dieu hiéracocéphale. Ces éléments étaient réemployés dans les maçonneries du temple napatéen qui est donc postérieur à ce règne. Ils proviennent d'un autre temple que l'on peut vraisemblablement localiser à l'ouest du temple d'Akhénaton. Deux fragments de tambours de colonnes portent des inscriptions particulièrement précieuses puisqu'elles mentionnent un toponyme attesté à partir du règne de Piyé, ainsi que l'a montré Jean Leclant¹⁷, et qui a déjà fait couler beaucoup d'encre : Per-nébes/Pnoubs/Pnupsis.

Le grès employé comme la paléographie sont très différents ; il est donc vraisemblable que ces deux fragments aient appartenu à des monuments distincts dont la date précise reste à déterminer. L'une des inscriptions est une épithète incomplète et très endommagée qui suivait une titulature royale : « [...] aimé d'[Amon, maître] de Pnoubs », l'autre ne conserve que le toponyme (fig. 14). L'écriture est du reste fautive puisque le *n* de *nbs* lacunaire était noté apparemment sous le *b*, alors qu'il devrait se trouver au-dessus. Mais les signes sont particulièrement élégants, notamment le hiéroglyphe de l'arbre et le fragment de tambour de colonne portait encore quelques lambeaux de feuilles d'or lors de sa découverte. Nous n'avions pas voulu rouvrir le dossier de l'identification de Pnoubs, cité dans de nombreux textes égyptiens, grecs et latins, lorsque, il y a 20 ans, nous avons publié le premier document découvert à Kerma citant le toponyme¹⁸.

Il s'agissait d'un bol en bronze, appartenant au mobilier d'une tombe située sous la ville moderne de Kerma, et gravé au nom d'un prêtre ouab d'Amon de Pnoubs nommé Penimen. Un tel objet étant susceptible d'avoir voyagé, nous avons préféré ne pas remettre en cause sur cette seule découverte la proposition faite par Laming Macadam dans son commentaire de la stèle d'Arikamaninote à Kawa¹⁹, puis reprise par S. Sauneron et J. Yoyotte²⁰ : « ...la durée de la navigation à l'aller et au retour, accomplie par ce roi entre Gempaaton (Kawa) et Pnoubs, amène à situer celle-ci dans la zone où fleurissaient encore, à l'époque méroïtique, les sites de Kerma et de l'île d'Argo, et sinon sur l'emplacement de cette dernière — comme le savant anglais le suppose avec beaucoup de vraisemblance — du moins immédiatement au sud de la Troisième Cataracte dont les écueils déterminaient très probable-

17. J. Leclant, J. Yoyotte, « Notes d'histoire et de civilisation éthiopiennes », *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale* 51, 1952, p. 32, n. 1.

18. C. Bonnet, D. Valbelle, *art. cit.* (n. 2).

19. M. F. Laming Macadam, *Temples of Kawa I*, Oxford-Londres, 1955, p. 60 sq.

20. S. Sauneron, J. Yoyotte, « La campagne nubienne de Psammétique II et sa signification historique », *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale* 50, 1952, p. 163-169.

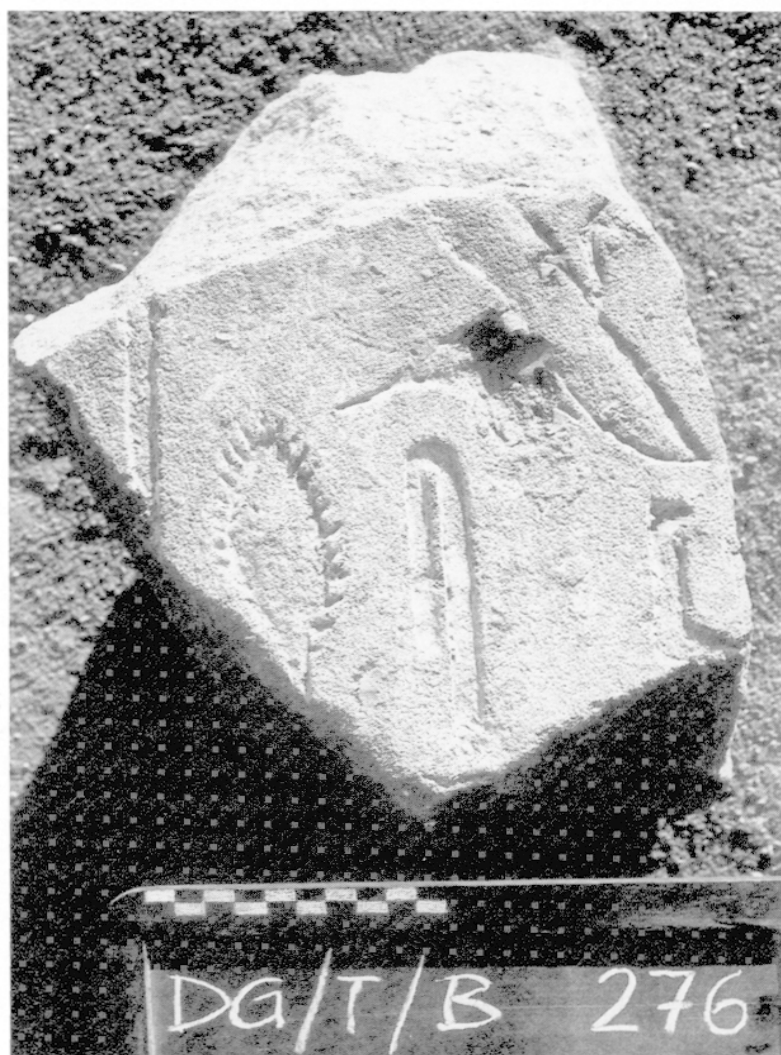


FIG. 14. — Fragment de tambour de colonne portant le toponyme Pnoub, cliché P. Kohler-Rummler.

ment la frontière septentrionale du *ḥ3st pr-nbs* de la Stèle de Psammétique. »

Quelques années plus tard, H. Jacquet-Gordon rappelle que l'hypothèse a fait école et cite le nom de plusieurs collègues qui l'ont adoptée — Arkell, van de Walle, Drioton, Vandier et Gardiner —, avant de tenter de démontrer les chances de l'équation Tabo-Pnoub²¹. Le seul témoignage épigraphique invoqué était cepen-

21. H. Jacquet-Gordon, C. Bonnet, J. Jacquet, « Pnoub and the Temple of Tabo on Argo Island », *Journal of Egyptian Archaeology* 55, 1969, p. 103-111.

dant reconstitué aux trois-quarts à partir de trois signes sur un petit fragment qui n'avait pu être reproduit. Enfin, à l'annonce des découvertes de la Mission de l'Université de Genève, P. Wolf et, à sa suite, L. Török proposaient, procédant une fois de plus à la relecture du dossier précédemment invoqué par Macadam, Sauneron, Yoyotte et H. Jacquet-Gordon, de localiser cette fois Pnoub à Kerma²². Il va sans dire que la situation a considérablement évolué puisque, non seulement, les temples napatéen et méroïtique qui n'étaient pas connus auparavant à Kerma se sont révélés d'une taille considérable, mais que leurs vestiges contenaient un matériel archéologique fournissant plusieurs des arguments principaux requis, à commencer par des témoignages épigraphiques directs.

Deux mentions monumentales de Pnoub ne constituent pas en soi une preuve d'identification puisque de nombreux sites qui ne peuvent être candidats à l'équation en ont également fournies²³. Mais ces deux mentions figurent sur des tambours de colonnes dans l'épithète du dieu protecteur du souverain constructeur, ce qui leur donne un poids supplémentaire. Le fait qu'une nécropole voisine ait fourni la seule attestation connue d'un prêtre d'Amon de Pnoub, sensiblement contemporaine, renforce encore l'argumentation. Il est vraisemblable que la poursuite de la fouille éclaircira peu à peu cette question comme de nombreuses autres.

Le temple napatéen n'a pas conservé de vestige épigraphique propre *in situ*. Deux fragments de blocs retrouvés dans les déblais à l'ouest du sanctuaire fournissent respectivement le début et la fin du nom de roi de Haute- et Basse-Égypte — « Néferibrê » (fig. 15) — d'Arikamanonite. Les observations architecturales et le matériel archéologique associé suggèrent pour la construction du bâtiment une fourchette chronologique couvrant le V^e et le début du IV^e siècle av. J.-C. Le règne d'Arikamanonite étant situé par les spécialistes de 431 à 405, il n'est pas impossible que ce souverain ait été le — ou l'un des — constructeur(s) du temple, d'autant qu'il est l'auteur de la stèle de Kawa, évoquée ci-dessus²⁴, qui décrit notamment son couronnement dans les temples d'Amon de Napata, Kawa et Pnoub. La période d'utilisation du temple court néanmoins jusqu'à la fin du II^e ou même jusqu'au I^{er} siècle av. J.-C., comme paraît l'indiquer la présence d'un graffito en méroïtique cursif sur le montant est de la porte principale du temple.

Sans doute édifié vers la fin du I^{er} siècle av. J.-C. ou le tout début de notre ère, le temple méroïtique qui lui succède a fourni plu-

22. P. Wolf, *Die archäologischen Quellen des Taharqozeit im Nubischen Niltal*, Berlin, 1990 (thèse inédite) ; L. Török, *The Kingdom of Kush*, Leyde, 1997, p. 140, table L.

23. S. Sauneron, J. Yoyotte, *art. cit.* (n. 20).

24. *Supra* n. 20.

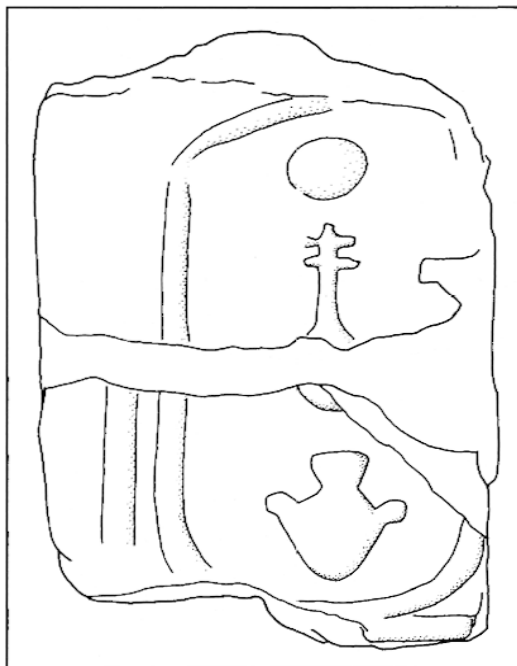


FIG. 15. — Fragments de bloc portant le nom de roi de Haute- et Basse-Égypte (Néferibrê) d'Arikamano-nite (dessin F. Plojoux et N. Favry).

sieurs indices de datation concordants pour son occupation : le matériel céramique associé²⁵ et sept fragments d'un petit monument figurant notamment l'offrande de son nom — Nebmaatrê ? — à un Amon criocéphale accroupi sur un lotus par un roi qui pourrait être Amanitenmomide — ou Amanichataqermo (?) —, datés respectivement de 50-62 et 70-80 ap. J.-C. environ²⁶.

A l'heure actuelle, les éléments épigraphiques recueillis par la Mission de l'Université de Genève à Doukki Gel révèlent l'existence d'une dizaine de chapelles ou temples d'époques différentes, entre le début de la XVIII^e dynastie et les derniers souverains de Méroé. Ce sont plusieurs nouvelles pages de l'histoire de la Nubie et de ses relations avec l'Égypte qu'il nous est ainsi donné de découvrir.

*

* *

MM. Jean LECLANT et Philippe CONTAMINE interviennent après cette communication.

25. C. Bonnet, *art. cit.* (n. 5), *Genava*, n. s. 47, 1999, p. 72.

26. D. Valbelle, « Kerma. Les inscriptions », *ibid.*, p. 85 sq.